

## 11 NOVEMBRE

**C**'était une histoire de boue, de sang et d'odeur. La boue était couleur grenat, elle sentait le cadavre des copains. Imagine-t-on ce qu'il fallut de courage et de coups de gnôle pour se hisser sous la mitraille, à grand coup de rein hors de la tranchée ? Ce qu'il fallut de bravoure et d'inconscience, mais aussi de haine et de rage, pour que le troupeau fantassin monte à l'assaut de la butte rouge ? Ils avaient 18 ou 25 ans, la fleur de l'âge, et, puisqu'ils sont morts, on ne saura jamais si, dans le nombre, il y avait un génie - combien de possibles artistes et de futurs artisans, de probables paysans et d'ouvriers, d'instituteurs et d'architectes, peut-être un musicien ? Combien de jeunes Français ou de jeunes Allemands, ont été, face-à-face, corps à corps, livrés au grand carnage ? Leurs secrets, leurs passions, leurs amours, leurs talents, leur innocence sont quelque part dans les carrés militaires. La poésie sobre des monuments aux morts récite ces noms propres en lettres capitales, alignées sur la pierre ou le marbre comme des bataillons - tous ces soldats connus, toute cette litanie par familles entières, toute une France promise aux labours et fauchée dans sa pleine jeunesse, sans oublier ces Annamites, Sénégalais ou Marocains, eux aussi jetés sous le canon pour reconquérir « leur » Alsace-Lorraine... Enfin ceux que la tuerie laissa vivants, amputés, gazés, grabataires - et à leurs côtés, combien de femmes en noir portant le tablier, presque des veuves...



Cette Grande Guerre est plus fascinante encore que toutes les tragédies. Parce qu'elle date du Moyen Âge, mais qu'un vieillard un jour nous la raconta comme une chose vécue. Commencée en 1914 à la mode des siècles passés, sabre au clair, gants blancs et pantalon garance, elle s'acheva en 1918 comme une guerre moderne, aviation, lance-flammes, gaz et blindés. Elle est aussi une fracture. Ce n'étaient pas la pluie ni le gel qui importaient vraiment - ces paysans de France avaient l'habitude d'une vie à la dure. Mourir ou, pire encore, survivre les deux bras arrachés, alors, oui, se posait la question essentielle : comment donc, la paix revenue, s'en sortirait la famille ?

À ceux-là qui n'avaient jamais voyagé, on promettait la grande promenade jusqu'en Prusse. C'était déjà le premier gros mensonge. Au sortir des communions solennelles, combien de poilus commencèrent à ne plus croire en Dieu ? Ou alors, différemment, avec un peu plus de méfiance ? Combien, parmi eux, aux ordres de quelques sabreurs, se dirent sans le dire : « Pourquoi ont-ils tué Jaurès ? » - pourquoi et surtout pour qui toute cette inhumanité ? pourquoi fusiller mon camarade qui a peur, ne méritait-il pas lui aussi de la patrie ? Ceux-là qui refusèrent d'aller à la mort « pour rien » n'étaient pas moins courageux ni plus pacifistes que d'autres, pas plus « rouges » ni moins français, ils étaient simplement du « peuple des poilus » qu'une telle boucherie, soudain, ne concernait plus. On en fusilla beaucoup pour l'exemple, pour le moral des troupes. Depuis si longtemps, leurs corps, troués par des balles françaises, demeurent en marge des honneurs, un peu comme des fantômes jetés dans la fosse d'à-côté. On n'a toujours pas réhabilité les mutins du Chemin des Dames. C'est l'heure.

Chaque année, le 11 novembre est une date qu'on ranime, c'est une de ces fêtes surannées qui, par la force des ans, ne signifient plus guère qu'un roulement de tambour au fond du village et l'apéritif salle du conseil municipal.

Le 11 novembre 1918 fut sans doute une date d'espoir. Dieu sait qu'on a chanté ce jour-là. Les refrains disaient comme à chaque fois « Plus jamais ça ». On a vu. Quatre-vingt-dix ans sont

passés, le temps de toute une vie heureuse. Mais plus aucun Français n'est là pour nous raconter, même en balbutiant, ce que fut ce jour-là. Plus aucun témoin, pour la première fois, plus aucun poilu. La guerre, qu'on appelle la Grande Guerre, est définitivement rentrée dans le rang de l'histoire. Guerre de Cent Ans, soldats de l'An II, guerres napoléoniennes, et maintenant 14-18...Il serait grave d'oublier tout ça. Grave parce que nous avons tant besoin d'armistice.

**Jean-Claude SOULÉRY**